

DE LA FERME AU METIER D'INSTITUTEUR

ooooo

En 1930, une pauvre famille de fermiers vit à Kerbrat en Plouyé... C'est déjà une famille nombreuse. Le père, la mère et cinq enfants : une fille de neuf ans, une de sept ans et trois garçons de neuf, cinq et trois ans. En ce 26 du mois d'août 1930, le père et la mère moissonnent. Le père est âgé de trente neuf ans, rescapé de la guerre 14, avec une grave blessure à l'épaule. La mère, âgée de trente sept ans, attend son sixième enfant. En fin de matinée il faut rentrer : l'enfant s'annonce. A onze heures il est là : un garçon qui sera prénommé Michel.

Peu de jours après ma mère retourne au champ, il faut donc trouver une garde d'enfant. Ce travail est confié à Cécile, la deuxième sœur, âgée de sept ans. À la rentrée des classes le premier octobre, Cécile reste à la maison. Durant trois ans elle est ma nounou et celle de ma petite sœur qui nait quatorze mois plus tard. Le maire de Plouyé intervient pour contraindre mes parents à scolariser ma sœur Cécile qui a atteint l'âge de dix ans. Et voilà la maisonnée au complet. En onze ans, sept enfants sont nés...

En 1936, déménagement de Kerbrat à Kerguevarec toujours en Plouyé. J'avais donc six ans, l'âge de la scolarisation. Impossible décide ma mère: « Michel est trop petit, il ne pourra pas aller à pied jusqu'à Huelgoat, distant de plus de trois kilomètres». Je resterai donc un an de plus à la maison.

L'ECOLE

Après les vacances de pâques 1937, il est décidé de m'inscrire à l'école publique du Huelgoat. Accompagné de mon frère François je me rends donc à l'école. J'ai un double handicap: je ne connais pas un mot de français et je suis gaucher. Alors l'instituteur décide de me mettre dans la classe de François qui peut servir d'interprète. Premier exercice : écriture sur l'ardoise. Je commence de la main gauche, malheur ! Le maître explique qu'il faut toujours écrire de la main droite. A plusieurs reprises le maître me rappelle à l'ordre et plus tard c'est avec des coups de règle sur la main fautive. C'est là une grosse contrariété, ce qui n'arrange pas ma timidité naturelle. C'est en octobre que les choses sérieuses commencent...

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de l'école primaire si ce n'est les difficultés en orthographe. Cette difficulté, mes frères et mes sœurs l'ont déjà connue. Ainsi, mon frère aîné, nul en orthographe et bon élève par ailleurs, échoue à quatre reprises au certificat d'études à cause des cinq fautes en dictée. J'aime l'école et y réussis bien. Un bon souvenir qui me reste : au CM2 le maître a dessiné le schéma de l'œil au tableau. Devoir de maison : reproduire ce dessin de mémoire. Je consulte mon Larousse (oui, il y en avait

un à la maison !). Je retrouve le dessin de l'œil et je découvre avec surprise que le maître a oublié de mentionner à l'intérieur du globe oculaire : l'humeur vitrée. Le lendemain, en classe, c'est mon heure de gloire : je suis le seul à avoir noté ce détail.

En 1942, année de mes douze ans, le ravitaillement alimentaire est très difficile. Les citadins, dont les enseignants d'Huelgoat, parcourent la campagne à la recherche d'un supplément de nourriture. Et naturellement se rendent, de temps en temps, dans les fermes de leurs élèves. C'est ainsi que quelques uns de mes instituteurs frappent à notre porte. Mes parents, concernant ma scolarité, n'ont qu'un seul objectif : que je sois reçu au certificat d'études. Mes instituteurs proposent à mes parents de me permettre de continuer mes études au cours complémentaire auquel on ne peut accéder qu'après un examen de passage. Beaucoup d'inquiétudes dans la famille car, à cet examen, il faut subir l'épreuve de la dictée, là où mon frère aîné a essuyé tant d'échecs. Je me présente à l'examen. Lors de l'épreuve de la dictée, le surveillant, mon instituteur de CM2 vient souvent se placer derrière ma chaise. Il surveille mon orthographe. Et, à plusieurs reprises, il pose le doigt sur les mots mal orthographiés. Ainsi je suis reçu à l'examen de passage en 6ème.

LE COURS COMPLEMENTAIRE

Les premières années au C.C. d'Huelgoat m'enchantent, jusqu'à la fin de la 4ème. Le dernier trimestre de cette classe me laisse un mauvais souvenir. Pour la première fois je subis un harcèlement. A cette époque un élève me prend en grippe. Pendant des semaines, à chaque récréation, il me bloque dans un coin de la cour et m'empêche de jouer avec les autres élèves. Il faut dire que si j'avais su utiliser mes poings la plaisanterie aurait vite cessé. Mais cela n'est pas dans ma nature. Il n'est pas question, non plus, d'aller se plaindre aux professeurs. Vers la fin de l'année scolaire, à quelques semaines des grandes vacances, je décide de ne plus me rendre en classe. C'est une bonne idée pour mettre fin aux brimades. Cette «grève» dure plusieurs jours. Mon absence fait parler. Mes professeurs s'en étonnent. Les bouches s'ouvrent.

Mes professeurs apprennent mes malheurs. Le lendemain deux de mes amis sont désignés pour se rendre à Kerguevarec et me convaincre de revenir en classe. A partir de ce jour on me laisse tranquille. L'année scolaire se termine sans problème.

Un autre événement marque mon année en 3ème. Avant les vacances de Pâques, notre prof de maths nous donne un exercice à résoudre à la maison. Je passe toutes mes vacances à chercher la solution. Un jour, dans le grenier d'une ferme voisine où je suis embauché comme « paotr saout » (celui qui surveille les vaches au champ), je découvre un livre de maths qui appartient à la fille de la fermière. Elle avait fait ses études à l'école normale.

En feuilletant ce livre, je tombe sur la leçon concernant l'équation du second degré. Cela ne fait pas partie du programme de 3ème. Mais, eurêka, la solution du problème impossible se trouve dans ces pages. J'applique la formule qui permet de trouver les deux solutions de l'équation. A la rentrée, après les vacances, le Prof, goguenard, demande : « qui a fini son problème ? ». Je suis le seul à lever le doigt : « Au tableau Michel ! » Devant l'étonnement de toute la classe, j'écris la formule et résous l'exercice. Je m'abstiens, bien sûr, de parler du fameux livre, découvert dans le grenier. Ce jour-là, je suis le héros !

Je dois ici relater une histoire folle. En 3ème j'ai un ami, Claude, c'est un ami très cher. Avant la fin de l'année scolaire, il passe le concours de l'école de maistrance de la marine. Il est reçu. Sans réfléchir et n'écoutant ni le directeur du CC ni mes parents, je veux suivre mon copain. J'écris à la Marine. La réponse ne tarde pas. Je suis trop jeune de trois mois. J'abandonne donc cette idée folle et passe mon brevet.

Les épreuves du brevet ont lieu à Morlaix, école du Poan-Ben. Pour me rendre à Morlaix, il me faut d'abord arriver à pied à la gare de Locmaria-Berrien, distante de quatre kilomètres de Kerguevarec. Je prends le train pour la première fois. C'est un petit train avec des banquettes en bois. Il ne va pas vite, on a tout notre temps pour admirer les campagnes de Berrien, Scrignac et Plougouven. Arrivé à Morlaix, je me rends rue du Mur à l'Hôtel des Halles. Le lendemain matin, dès huit heures : examen à l'école du Poan-Ben. Tout se passe bien. Quelques jours plus tard, sur le journal, je trouve mon nom sur la liste des reçus : brevet élémentaire et brevet d'études primaires supérieures (B.E.P.S.)

Et maintenant que faire ? Quel métier choisir ? Mes profs et le directeur du cours complémentaire me conseillent de préparer le concours d'entrée à l'Ecole Normale pour devenir instituteur. J'accepte. Au mois d'octobre, j'entre en 3ème spéciale pour préparer ce concours. Année de tout repos. Au mois de juin, avec quatre autres élèves d'Huelgoat, je me dirige vers Quimper. A la fin de l'écrit, nous attendons les résultats : Malheur je suis collé !

A mon retour à la maison, c'est le désespoir de toute la famille. La porte de sortie de la misère est-elle définitivement fermée ? Après avoir consulté mes professeurs, je décide de me présenter à nouveau en septembre. Coup de chance dans mon malheur, cette année-là, le nombre de reçus en juin est insuffisant. Donc nouvelle préparation pendant les vacances. Pour vaincre mes difficultés en orthographe, source de tous mes malheurs, je décide de lire tous les mots du dictionnaire. Une idée vraiment insensée !

Le directeur du CC propose aux futurs candidats une remise à niveau. Mais ces heures d'étude supposent un effort physique important : les cours ont lieu entre sept heures et neuf heures du matin. Cela veut dire pour moi qui habite à une heure de marche d'Huelgoat, se lever peu après cinq heures, départ de la maison à six heures...

Enfin le jour du concours arrive. Pour réduire les frais, je suis hébergé par la sœur d'un voisin de Kerguevarec qui demeure à Quimper, mais à plusieurs

kilomètres de l'EN, distance que je dois parcourir matin, midi et soir. L'écrit se passe bien. Avant la proclamation des résultats de l'écrit, le directeur de l'établissement me fait appeler dans son bureau. Ce n'est pas pour me sermonner, c'est pour me dire que je devais être refusé à l'écrit à cause de mes fautes d'orthographe, mais vu mes excellentes notes en mathématiques, le jury a décidé de m'accepter.

A mon retour de Quimper, c'est la fête à la maison. Mais d'autres problèmes se présentent : je montre la liste de trousseau nécessaire. Mes parents s'arrachent les cheveux : il me manque tellement de choses. On ne se décourage pas. Mes deux sœurs aînées avec ma mère se mettent à l'ouvrage. Ma sœur Louise connaît la couture : elle a suivi des cours à l'école privée. Elle transforme des vêtements. On en achète un peu grâce à la bourse de trousseau. Mais les chaussures de sport nous mettent dans l'embarras. Alors on décide de m'acheter des galoches (sabots en cuir).

L'ECOLE NORMALE

Au début du mois d'octobre 1947, je reprends le car pour Quimper. En première année, nous sommes trente élèves dont cinq viennent d'Huelgoat. Les cours me plaisent sauf les cours d'anglais. Je m'aperçois rapidement que mes connaissances dans cette langue sont très limitées quand je dois m'exprimer. A Huelgoat j'ai appris la grammaire et l'anglais écrit. Je ne comprends rien au cours de la prof, elle parle toujours en anglais. Mes quatre années ne m'ont pas appris à m'exprimer en anglais.

A la fin de la première journée, rassemblement des « bleus » dans la cour. Les bleus, ce sont les élèves de première année. Là, on nous explique les règles de fonctionnement de l'EN. Chaque élève de première année avait un père (l'élève de deuxième année qui avait le même numéro au concours d'entrée), un grand-père, un arrière-grand-père.

Les bleus doivent obéissance absolue aux ancêtres, élèves de quatrième année. Le bizutage va du ridicule : mesurer la distance entre deux arbres de la cour avec une demi-allumette, au sadique : venir à minuit dans le dortoir des ancêtres avec comme seul vêtement un gant de toilette qui sert de cache-sexe. Je dois préciser que seuls quelques élèves de quatrième année participent à ce genre de spectacle. Il y avait encore pire, un spectacle quasi quotidien dont je crois me souvenir avoir été la seule victime de ma promotion. Au repas de midi, je dois interrompre mon repas pour me rendre devant une des tables de 4ème année, toujours la même, et danser quelques pas de rumba. Cela fait bien rire mes tortionnaires. Le surveillant qui déjeune dans la même salle ne pipe mot : le bizutage est vraiment une institution que chacun, élève et personnel de l'école doit respecter.

La première année se termine. Nous ne sommes pas démoralisés. Une certaine cohésion est née entre les élèves, sans doute conséquence du bizutage. Je suis désigné comme trésorier de la caisse de la promotion, caisse qui servira au voyage de fin d'études à l'Ecole Normale.



Sur cette photo, je suis le dernier à droite.

L'entrée en deuxième année est saluée par un ouf de soulagement : finies les brimades, nous sommes dorénavant des « bâtards » (désignation des élèves de deuxième année) mais nous sommes libres. Je m'intéresse beaucoup à mes études : chaque trimestre, je me place parmi les premiers en maths et en sciences. Je participe aux cours, particulièrement en histoire. Mon point faible demeure le Français mais je fais des progrès en orthographe : je lis beaucoup.

Quand ma bourse le permet, j'achète parfois des livres. Souvent, je visite une bouquinerie en ville, là j'ai découvert un manuel d'initiation au latin que j'achète. Je trouve aussi Don Quichotte en sept volumes grands comme la main. Ces aventures, je les ai dévorées pendant les vacances en gardant les vaches. J'ai dix-huit ans en cette deuxième année. Je découvre avec bonheur la vie d'un jeune homme. Avec une bande de copains, je parcours la ville de Quimper.

Chaque année, se tient dans la plus grande salle de Quimper, le bal des Normaliens. Toutes les personnalités de la ville y sont invitées ce soir-là. Les Normaliens se préparent plusieurs semaines à l'avance. Le directeur de l'école, Monsieur Courtin a décidé que tous les élèves doivent savoir danser. Donc avant cette mémorable soirée, les anciens élèves de l'école apprennent à danser aux plus jeunes. Les samedis soirs, dans la plus grande salle de l'école, se tient une soirée dansante en présence du directeur. Ces soirées se déroulent dans la joie au son d'un banjo que gratte un élève-maître plus ancien. Là, j'ai découvert la valse, le tango, la java, toutes les danses modernes du moment. Ainsi le jour, tant attendu, tous les Normaliens courageusement invitent les jeunes filles Quimpéroises à danser. Près de soixante-dix ans après, je ressens encore toute l'émotion du moment.

A la suite de cette soirée, le dimanche après midi, nous sommes nombreux à fréquenter les dancings de la ville. Ainsi le directeur de l'Ecole Normale contribue à donner aux élèves une culture élargie qui nous servira, quelques années plus tard, quand nous serons nommés dans un village perdu du Finistère. La vie en société, la façon de s'habiller, comment établir des relations avec les autorités de la commune font partie du programme du futur instituteur et du futur citoyen. Aujourd'hui je crois que cette formation manque à nos futurs enseignants. Les maîtres d'école demeurent des personnages importants dans les communes rurales. Les réformateurs de l'éducation nationale devraient, à mon avis, prendre en considération cet aspect de la formation des professeurs des écoles.

Ma deuxième année d'Ecole Normale est une année de bonheur. Elle se termine par le passage, avec succès, de la première partie du baccalauréat.

A dix-neuf ans, j'entre en troisième année d'Ecole Normale. Cette année-là, je prépare le bac Sciences Expérimentales. J'aurai préféré être en Maths Elem. Rêve impossible ! Les meilleurs élèves en mathématiques et en sciences sont retenus. J'aurai donc pu l'être, étant en tête de classe dans ces matières. Hélas, il faut s'inscrire à l'Ecole Normale de Rennes. Ce qui n'est pas dans les possibilités financières de ma famille.

En Sciences Expérimentales, de nouvelles matières sont au programme : sciences naturelles et philosophie. Le programme de sciences naturelles est très étendu, plus de mille pages dans les manuels. Je n'ai jamais vraiment accroché à ces cours. Par contre, la philosophie me plaît et je participe activement aux cours. A cette époque, je découvre un livre qui me passionne : « Principes élémentaires de la philosophie » de Politzer, résistant communiste, fusillé au Mont Valérien. Je dévore ce livre et y découvre la différence fondamentale entre « matérialisme » et « idéalisme ».

Je ne termine pas cette année à Quimper. Après les vacances de Pâques, une tuberculose se déclare. Pendant quelques semaines, je reste à l'Ecole Normale, sans aucun contact avec les autres élèves. La direction de l'Ecole Normale fait les démarches pour mon admission au sanatorium de Sainte Feyre, dans la Creuse. Peu de temps avant mon départ pour Sainte Feyre, je rentre à mon domicile.

LE SANATORIUM

Au cours du mois de mai 1950, je prends le car à Huelgoat, puis le train à Morlaix, pour un long voyage. A mon arrivée au sanatorium, je découvre un paysage de petites montagnes, nouveau pour moi. Après un examen médical approfondi, les médecins décident que mon état de santé ne présente pas de risque de contagion, le traitement de fond sera reporté après l'examen du baccalauréat.

En attendant les cours reprennent sous la direction d'un directeur des études. Ainsi à la fin du mois de mai un bac blanc est organisé : mes résultats sont jugés très corrects et j'ai droit aux félicitations du directeur des études. Courant juin 1950, le grand jour arrive. L'écrit se passe à Guéret et l'oral, si réussite à l'écrit, à Clermond-Ferrand. Admissible à l'écrit avec mes collègues candidats du sana, munis d'un certificat de non contagion, nous nous rendons à la grande ville du Massif Central le 5 juillet. Toutes les matières figurent au programme de l'examen. Sur le sujet proposé en sciences naturelles, une coupe de la colonne vertébrale, je ne sais rien car je ne l'ai pas étudié pour cause d'absence au cours. Désespéré, je me vois collé et le dis à l'examinatrice qui tente de me reconforter. Elle vient me voir à la proclamation des résultats, me disant de ne pas désespérer. En effet, je suis admis. Quelle joie ! A la sortie de la salle d'examen, j'expédie un télégramme à mes parents.

A Kerguevarec, le soir même, tous les habitants du village son invités à un vin d'honneur. Il faut dire que pour mes parents c'est là un évènement sans pareil : le premier et le seul de la famille à être diplômé. Et quel diplôme ! L'ambition de mes parents était que leurs enfants soient reçus au certificat d'études !

Dans mes souvenirs tous les candidats du sana sont reçus. Mon traitement contre la tuberculose peut commencer : deux pneumo-thorax. Le séjour au sana est plutôt agréable : nous mangeons très bien, la vie culturelle est très riche avec de nombreux spectacles, conférences, musique, films. Il existe de nombreuses possibilités de se former ou de se perfectionner. J'apprends la dactylographie, des rudiments de photographie et la reliure. La vie militante est autorisée. Le jour de mes vingt ans, j'adhère au PC. Je participe à des ventes de l'Huma sur les marchés des environs et j'assiste à des réunions à Guéret.

Au mois d'octobre 1950, je reçois ma première paie en tant que normalien de quatrième année. La formation professionnelle théorique commence, dispensée par les professeurs de l'école normale de Guéret. Ils nous proposent des sujets pour le devoir personnel de fin d'études normales. Je choisis un sujet scientifique et d'actualité : « la désintégration atomique et l'enseignement des sciences ». Pendant des semaines, je fouille la bibliothèque du sana en quête de documents qui peuvent m'aider. La rédaction terminée, sur mon lit d'hôpital je la dactylographie tant bien que mal. Le résultat est plutôt affreux, je le rends même mal présenté, résultat j'obtiens la note 14 sur 20, bien plus que j'espérais. Mon séjour au sanatorium se termine après un an et demi de présence à Sainte-Feyre.

LA POSTCURE : MAISON-LAFITTE

En juillet 1951, je prends la direction de Maison-Lafitte dans la région parisienne, où est située la postcure de la MGEN. Je participe à des stages dans les trois niveaux de l'école primaire : CP, CE, CM. Je suis donc stagiaire dans trois écoles. Le CAP menant à la titularisation se passe dans une classe de CP à Sartrouville. La classe est très peuplée: une quarantaine d'élèves, très sages en présence de l'institutrice. Mais le jour de l'examen je me trouve seul face à la meute des élèves, c'est vraiment le cirque, les encriers volent dans la classe. L'inspecteur intervient au bout de quelques minutes. Il fait sortir les élèves et m'annonce mon échec à l'examen. Le désastre. Le Directeur de la postcure essaye de me consoler. Je repasserai mon CAP dans ma propre classe, me dit-il.

LE RETOUR A LA MAISON

Quelques jours après le jour de l'an 1952 je rentre à la maison. Je m'informe auprès de l'inspection académique de la date de ma réintégration

dans l'éducation nationale. Aucune réponse précise. Au cours des mois qui suivent je dois me rendre deux fois à Quimper et passer devant la commission médicale. Enfin à la fin de l'été, la bonne nouvelle arrive: je suis nommé à la rentrée 1952 dans une école de hameau, à Quénéquen en Scignac. Ma première classe n'est pas exactement ce qu'on m'a promis au sana, c'est loin d'être une classe allégée. La réalité est moins joyeuse. Le jour de la rentrée j'ai devant moi plus de trente élèves : classe enfantine, cours préparatoire, cours élémentaire 1ère année, le directeur m'annonce sans rire qu'à Pâques d'autres enfants de cinq ans feront leur rentrée.

Dans cette classe bien peuplée, au mois de novembre je passe mon CAP : reçu avec la note de 13/20. Je suis donc titularisé au mois de Janvier 1953.

Cette classe me donne un gros travail, tant et si bien qu'au mois de mars un ulcère à l'estomac se déclare avec perforation. D'extrême urgence il faut m'opérer. Un ami de Scignac, propriétaire d'une voiture, me conduit à Morlaix où je suis admis à la clinique Nabert. Le chirurgien m'annonce froidement qu'il me reste quelques heures à vivre. L'opération a lieu immédiatement. Elle dure de longues heures et j'ai deux tiers d'estomac en moins. Pendant trois jours je dois rester sans manger ni boire. Au quatrième jour une jeune bonne sœur se présente dans la chambre avec un plateau repas et un petit verre de Monbazillac. Je reste une semaine à la clinique. Les visites de ma copine me remontent le moral, (nous étions officiellement fiancés depuis le 1er mars.)

A mon retour de la clinique, ma fiancée et mes futurs beaux-parents me persuadent de rester à Quénéquen, ils peuvent m'héberger. Ils craignent que mes parents, qui tiennent une ferme à Kerguevarec, n'aient pas le temps de s'occuper de moi.

La forme revint rapidement et je décide de reprendre ma classe après les vacances de Pâques. L'année scolaire se termine sans problème. J'exerce pendant quatre ans à l'école de Quénéquen. En 1956, je suis nommé au Bourg de Scignac, encore au CP. J'y reste un an avant ma nomination à Morlaix, au Poan-Ben, toujours au CP. Je suis resté dans cette école durant quatre années. En 1961 j'arrive à Troudosten et au CP bien sûr. Je reste dans cette école et toujours au CP pendant 22 ans. En 1983, la voix trop fatiguée, j'abandonne, je demande un poste de titulaire remplaçant que j'occupe jusqu'en 1985. Je prends ma retraite en septembre, six mois avant les 37ans et demi.

Ma carrière d'enseignant n'a pas été des plus faciles, mais je l'ai aimée. Ce n'était pas mon choix mais celui de mes professeurs de 3ème. Le cours préparatoire n'est pas un cours aisé mais les enfants de six ans sont très attachants et ont envie de réussir. Savoir lire est pour eux une victoire triomphale.

Au cours de ma carrière je n'ai pas rédigé de belles fiches, réutilisables

pendant plusieurs années. Ma méthode d'apprentissage de la lecture a évolué d'année en année. Ce que je regrette, c'est d'avoir manqué de connaissances suffisantes en psychologie pour venir en aide aux enfants en difficulté. Ce que je peux affirmer est que les enfants qui ont appris à lire et à maîtriser la numération ont remporté une immense victoire !

Michel Derrien ; *Septembre 2017.*

Michel aujourd'hui à la retraite à Morlaix, malgré ses problèmes de santé durant sa jeunesse, est en pleine forme et l'exercice que je lui ai demandé, il l'a tapé sur ordinateur. Son parcours met en évidence le rôle d'ascenseur social des Ecoles Normales Primaires. Nombreux sont ceux qui, comme Michel, sont sortis de leur condition précaire pour entrer dans une carrière enthousiasmante celle d'Instituteur. Michel est père de 3 enfants. Ses deux filles ont aussi embrassé le métier de leur père ! (J-C. Poupon, 13 09 2017)